

ACMÉ FILMS ET FULL DAWA FILMS
PRÉSENTENT



Film Francophone
D'ANGOULEME

UNE HISTOIRE D'AMOUR

UN FILM DE
ALEXIS MICHALIK

1H30 - FRANCE - 2022 - 5.1

AU CINÉMA LE 12 AVRIL

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet
75017 Paris
tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

ATTACHÉ DE PRESSE

D'ALEXIS MICHALIK

Pascal ZELCER

tél : 06 60 41 24 55
pascalzelcer@gmail.com

RELATIONS PRESSE

Florence NAROZNY

assistée de Mathis ELION

6, rue de la Victoire
75009 Paris

florence@lebureaudeflorence.fr
tél : 06 86 50 24 51
mathis@lebureaudeflorence.fr
tél : 07 77 38 86 85

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

Malgré la peur de l'engagement de l'une et l'hétérosexualité apparente de l'autre, Katia et Justine tombent amoureuses. Bravant l'interdit, elles décident 3 ans plus tard de faire un enfant, laissant le hasard décider de qui le portera. Mais alors que Katia tombe enceinte, Justine la quitte soudainement. 12 ans plus tard, Justine est retournée à une vie rangée et Katia, qui a gardé l'enfant, apprend qu'elle est condamnée. Contrainte de trouver en urgence un tuteur pour sa fille, elle se tourne vers sa seule option : son frère William, écrivain cynique et désabusé...



ENTRETIEN AVEC ALEXIS MICHALIK

RÉALISATEUR

Après EDMOND, c'est la deuxième fois que vous adaptez une de vos pièces au cinéma. Ce passage de la scène à l'écran vous pose-t-il certaines questions spécifiques de mise en scène ?

Alexis Michalik – Je me pose les questions que chacun devrait se poser en réalisant un film, à savoir comment raconter mon histoire. Au théâtre on raconte, au cinéma on montre. Le théâtre est un art où la parole est au centre de tout, où les acteurs racontent une histoire ; au cinéma, c'est la caméra qui filme une histoire. Il y a mille différences entre les deux arts, mais aussi des similarités. Au cinéma, le processus va être plus morcelé, avec une grande quantité de décors... mais mon écriture théâtrale est déjà très cinématographique. Pour Une Histoire d'amour, j'ai essayé de creuser des pistes que je n'ai pas pu approfondir au théâtre : utiliser plus de décors, suivre une chronologie un peu différente, garder l'essentiel en le racontant de façon légèrement différente. Au théâtre par exemple, deux personnes qui discutent cinq minutes, ça va vite, alors qu'au cinéma, ça semble une longue scène de dialogues. Le rapport aux dialogues n'est pas le même.

Pourquoi avoir choisi spécifiquement UNE HISTOIRE D'AMOUR parmi toutes vos pièces ? Est-elle plus près de l'os autobiographique ?

Pas vraiment. Ça aurait pu être un autre de mes spectacles, voire un film qui n'aurait rien à voir avec mes spectacles. Quand j'ai monté cette pièce, tous les gens du cinéma me disaient « faut que t'en fasses un film ! ». Je n'avais pas du tout prévu cela mais à force d'insistance de l'entourage, j'ai fini par me demander si cette pièce ne ferait pas un bon film.

Puis le confinement est arrivé, les théâtres ont fermé et j'ai décidé d'essayer d'adapter cette pièce en scénario pour voir si ça fonctionnait. J'ai écrit deux ou trois versions, je les ai envoyées à des producteurs, qui ont plutôt bien réagi. On a commencé à chercher des financements et à partir de là, puisque tout le monde avait l'air d'y croire, j'y ai cru aussi et je me suis lancé dans l'aventure. Mais le choix d'adapter cette pièce ne vient pas de son contenu intime, plutôt d'une réflexion sur ce qui serait le meilleur choix possible pour un film. Je me disais aussi que ce ne serait pas un film en costumes comme Edmond, que le budget serait moindre et que ce serait l'occasion de faire le film avec Juliette Delacroix, Marica Soyer, Pauline Bression et Léontine d'Oncieu, les actrices qui ont créé la pièce. Ces actrices étaient une de mes motivations pour faire ce film.

Le début du film, qui raconte la rencontre amoureuse de Katia et de Justine, va très vite. On dirait un conte de fée, tout est fluide, rapide, presque irréaliste. Avez-vous poussé cet aspect idéalisé pour mieux marquer un contraste avec ce qui va suivre, qui sera moins rose ?

Il fallait que l'histoire d'amour se passe bien pour qu'elles s'engagent à faire un enfant. Au montage, on a beaucoup resserré cette partie. Dans la pièce, Katia ne cesse d'expliquer pourquoi elle craint de s'engager dans cette relation. Au cinéma, cette explication aurait été trop écrite, trop explicative justement. On a donc beaucoup réduit ces moments d'angoisse de Katia, on s'en est tenu au prologue qui montre la mort précoce de sa mère. Ce resserrement renforce la tonalité idéale de leur relation amoureuse.

Comment définiriez-vous Katia puis Justine, notamment dans leur rapport à l'amour et au couple ?

Justine est très ouverte, elle a eu une enfance heureuse, tout va bien dans sa vie, elle n'a pas rencontré de gros problèmes, elle a enchaîné les relations longues avec les hommes... Puis elle rencontre Katia, qui est une flippée du relationnel, qui a perdu ses parents jeune, qui est lesbienne mais sans avoir eu de relation solide dans sa vie. Katia craint l'amour parce que ses modèles familiaux ne sont pas idéaux. Ces deux femmes vont se rencontrer, Justine va donner confiance à Katia et elles vont former ce couple un peu miraculeux. Katia est emplie d'angoisses et de névroses tout en étant très forte, alors que Justine vit dans un monde un peu bisounours mais va devoir affronter la réalité des choses, la rupture et la souffrance de faire souffrir.

Entre Katia et Justine, il y a William, le frère de Katia. Ce personnage que vous jouez est à la fois sympathique (c'est lui qui pousse Katia à s'engager avec Justine, qui préside leur union...) et antipathique : il a un abord froid, narquois, sûr de lui. L'avez-vous un peu chargé au début pour mieux souligner l'évolution du personnage dans la suite du film ?

Au-delà de ça, j'ai voulu montrer un rapport frère-sœur. On sait qu'entre un frère et une sœur, il peut y avoir des conflits, des engueulades et que pourtant, il y a de l'amour. Si William n'était que gentil, on s'en ficherait. C'est vrai que William peut paraître arrogant, péremptoire, chambreur, mais au final, il est toujours là pour elle : il aide Katia à rencontrer l'amour, il l'aide à avoir un enfant, il « marie » Katia et Justine. Ce film, c'est aussi l'histoire d'amour entre le frère et la sœur et chacun d'eux sait qu'il y a toujours une personne sur laquelle ils peuvent compter. William et Katia ont un humour de résistance après avoir perdu leurs parents précocement : face à la souffrance, ils ont toujours une vanne qui désamorce.

Une Histoire d'amour mélange les codes de la comédie romantique et du mélodrame en remplaçant l'habituel couple hétérosexuel par un couple de femmes. Souhaitiez-vous moderniser la romcom et le mélo, ou plutôt normaliser l'amour saphique ?

Je ne pratique pas un cinéma ou un théâtre militant. Je raconte des histoires qui me touchent. Il se trouve qu'il fallait un couple de femmes pour que cette histoire fonctionne, ne serait-ce que pour que l'une puisse se barrer sans avoir aucun compte à rendre à celle qui est enceinte. Si Justine avait été un homme, père de l'enfant à venir, la loi n'aurait pas rendu son départ aussi facile car le père biologique est censé s'occuper de l'enfant. Là, Justine n'avait aucune obligation légale. Ensuite, oui, un couple de femmes est chose normale pour moi, je n'avais pas la volonté de mettre un coup de progressisme même si je suis conscient que ce type d'histoire est dans l'air du temps.

Dans la tonalité du film, vous mélangez la comédie et le drame, comme dans son récit vous mélangez la mort précoce et la renaissance, l'éclosion. Vous aimez composer avec les émotions extrêmes de l'existence ?

La question que pose le film est : quand il n'y a plus d'amour, après un deuil, une séparation, est-ce que l'amour survit quand même, malgré tout ? La réponse est peut-être dans la relation naissante entre William et Jeanne, dans la deuxième partie du film. On se rend compte que tout l'amour que William éprouve pour sa sœur Katia, il l'a en commun avec Jeanne, sa nièce, la fille de Katia. Chacun va être la béquille de l'autre pour parvenir à survivre et affronter la suite. J'avais en mémoire Juste un baiser de Gabriele Muccino où se pose ce genre de questionnement sur l'amour et la brièveté de la vie. Cette manière virevoltante, voire humoristique, d'affronter des choses très dramatiques me touche particulièrement : n'est-ce pas la vie telle qu'on a envie de la vivre, profondément passionnée, pas juste morne et plate ?

La façon dont vous enchaînez les deux parties du film est assez audacieuse sur le plan de l'écriture et de la structure : vous prenez le risque d'« abandonner » les deux personnages principaux (Katia et Justine, que l'on retrouvera à la fin) et les remplacez par deux personnages jusque-là secondaires, William et Jeanne.

Mon obsession est de ne pas ennuyer le public. Pour ce faire, j'essaye de surprendre continuellement, afin que le spectateur ne se dise jamais « bon, il va se passer ça ». Il faut qu'il soit tout le temps surpris par les chemins que va emprunter l'histoire. En l'occurrence, William est secondaire dans la première partie, mais on a appris à le connaître, et quand on le retrouve au premier plan de la deuxième partie, on le comprend un peu mieux, on sait ce qu'il a traversé. L'empathie pour lui a déjà commencé parce que même s'il est parfois insupportable, on l'a déjà vu marier Katia et Justine, on l'a déjà vu aider sa sœur, on l'a vu être présent à des moments clés pour Katia. Dans la deuxième partie, Katia lui demande d'être présent de la plus forte des manières possibles et la question est : William sera-t-il là ?

William hésite à s'occuper de Jeanne, la fille ado de Katia, puis le fait plus ou moins contraint. Ce qui est beau, c'est que Jeanne prend autant en charge William que l'inverse.

Dans la pièce, William dit à Jeanne « ce n'est pas moi qui vais m'occuper de toi, c'est toi qui vas t'occuper de moi ». Pour le film, on a coupé ces dialogues, mais oui, le but était de montrer cette prise en charge de l'adulte par l'enfant. Jeanne est déjà bien mûre, elle est passionnée de littérature, elle est maligne et c'est elle qui va apprivoiser William plutôt que l'inverse.

La mort précoce est très présente : mort du couple, mort de la mère de Katia et William, mort de Katia, comme une reproduction déterministe de la malédiction. Jeanne va-t-elle briser ce cercle fatal ?

Dans le couloir de l'hôpital, Jeanne dit à William « moi, je vais aimer ». Elle n'a pas peur d'aimer, contrairement à Katia. C'est ce qui justifie cette histoire et son titre. Quand elle perd sa mère, Katia se dit « à quoi ça sert que j'aime puisque je vais mourir ? ». Et Jeanne se dit « c'est justement parce qu'on va mourir que je vais aimer ». C'est toute la question du film : à quoi ça sert d'aimer puisqu'il existe la rupture, la mort ? J'ai écrit cette pièce après une rupture et cette thématique est sous-jacente en chacun des personnages. C'est la petite Jeanne qui répond le mieux à cette interrogation. Par son existence même, Jeanne incarne l'amour qu'ont éprouvé Katia et Justine. Certes, Jeanne n'a jamais connu Justine. Elle lui en veut pour cela, elle lui en veut aussi d'avoir rendu sa mère malheureuse. Néanmoins l'amour de Katia et Justine a existé et a abouti à une naissance, celle de Jeanne.

A travers William ou Jeanne, à travers la librairie où se déroulent plusieurs scènes du film, vouliez-vous aussi rendre hommage aux textes, à la littérature, aux livres, aux hommes et femmes de l'écrit ?

Oui, mais c'est une constante de tous mes spectacles où figurent toujours un poète, un artiste, un homme de théâtre. Dans mes histoires, il y a toujours une place pour un univers artistique. Edmond parlait d'Edmond Rostand. En l'occurrence, dans Une Histoire d'amour, William est écrivain, Katia est journaliste, Jeanne lit beaucoup et écrit – elle écrit même mieux que William !

Pouvez-vous parler de votre choix de conserver Juliette Delacroix, Marica Soyer, Pauline Bression et Léontine d'Oncieu, les comédiennes de la pièce ?

On était à l'initiative du projet avec mes associés Benjamin Bellecour et Camille Torre à travers Acmé, notre société. Je n'avais pas particulièrement besoin du cinéma et de ses grands noms, la pièce existait, elle avait très bien marché, elle continue à marcher, on l'a jouée 400 fois. Je me suis dit que ce serait beau de monter le film avec les actrices de la pièce et de faire perdurer cette aventure, ça m'amusait plus que d'aller chercher 7 ou 8 millions d'euros et des stars du cinéma. Pour que ça passe, il fallait bien sûr que des partenaires nous accompagnent et finalement, Le Pacte, France 2 et Canal nous ont suivi. A partir de là, on savait qu'on allait faire le film avec ce casting.

Était-ce plus simple de diriger les actrices qui connaissaient déjà le matériau ?

Ces actrices sont aussi mes amies. Après, j'ai pas mal changé le texte de la pièce au film, j'ai rajouté des scènes, j'en ai coupé d'autres, etc. On a donc beaucoup retravaillé ensemble et on a répété le film comme si c'était une pièce de théâtre, c'est-à-dire dans la longueur. On aurait pu jouer ce film d'une traite. Du coup, quand on est arrivés sur le plateau, on était totalement prêts. Tout a été aussi une question de rythme, car on tournait dans 54 décors en 30 jours. J'avais envie d'une moisson de décors afin qu'on ait l'impression de balayer quinze ans de leurs vies.

Vous jouez vous-même William. Est-ce plus facile ou plus difficile d'endosser la double casquette réalisateur-acteur ?

C'est plus compliqué au cinéma qu'au théâtre parce que le rapport au temps n'est pas le même. C'est difficile de jouer et de réaliser quand on n'a pas le temps de revoir la prise. Notre planning était serré et je n'avais pas le luxe de voir ce qui était fait, je me basais sur les retours de l'équipe technique. Si on avait eu dix jours de plus, j'aurais vécu cette double casquette de manière plus sereine. Globalement, j'ai pris du plaisir, mais sur certaines scènes, notamment d'émotion, l'acteur a besoin d'être dans une petite bulle avant de jouer. Là, la bulle n'existait pas.

William a ses côtés horripilants et c'est vous qui le jouez. Vouliez-vous affronter vos zones les moins aimables à travers ce rôle ?

En théâtre, il y a un exercice qui consiste à chercher son clown. Je dirais que William est mon clown, soit une version de soi-même à la puissance dix mille. Comme William, je travaille dans l'écrit et je sortais d'une rupture, mais contrairement à lui, je ne suis pas dépressif, ni alcoolique, ni aussi mordant que lui... Si je perdais ma femme dans un accident, que je me mettais à boire et que je n'écrivais pas pendant cinq ans, peut-être lui ressemblerais-je plus. Il y a un peu de moi dans William mais aussi dans Katia, dans Justine, dans Claire, dans Jeanne... Quand on écrit, on met de soi dans tous les personnages. Je ne me suis jamais dit « William c'est un peu moi », mais plutôt, « William, c'est un personnage que je vais pouvoir faire ».

Comment s'est passée votre collaboration avec Marie Spencer, votre cheffe opératrice ?

Je suis plutôt du genre à savoir ce que je veux. On a eu un petit débat au début parce que j'ai une passion pour la steadycam, et elle, pas du tout ! On a fait « moite-moite », j'ai utilisé la steadycam et j'ai accepté qu'elle pose certains plans sur rails. Quand on rencontre un chef-op', c'est comme avec un acteur, on essaye de se rencontrer à mi-chemin de nos envies, c'est un dialogue. Chaque plan était le fruit du temps imparti. La steadycam permet de travailler plus vite que les rails, sauf... s'il y a du vent, si tel ou tel obstacle la rend plus compliquée. Mais oui, la steadycam est un outil plus léger que le rail de traveling. Globalement, c'était un tournage plus simple que sur Edmond où il y avait de grands mouvements de grue.

Le montage semble plutôt rapide, nerveux. Comment avez-vous travaillé avec Julie Tribout et Sophie Fourdrinoy, les monteuses ?

Le montage est globalement assez resserré pour les raisons que j'ai évoquées au début. La première version du film durait 1h47, et en resserrant encore, on est arrivé à un film qui dure 1h26. Ce qui est marrant, c'est que c'est la durée exacte de la pièce ! Cela montre que les grands mouvements de la pièce ont été respectés. Par des chemins différents, on a retrouvé le rythme de la pièce au cinéma.

Pouvez-vous parler de la musique de Romain Trouillet, qui m'a semblé plutôt lyrique, du côté du mélodrame ?

Oui, la musique est du côté de l'émotion. Avec Romain, on a fait beaucoup d'allers-retours, de tests, de changements. Au départ, dans la pièce, la bande originale est une playlist de chansons. Au cinéma, les droits sont trop chers. On s'est progressivement orientés vers moins de chansons et plus de compositions originales. Romain et moi avons composé trois chansons, une quand elles font l'amour et deux pour le mariage. Romain est un super compositeur, il est au taquet, il réagit vite. La musique est très importante pour moi, tant au théâtre qu'au cinéma. J'ai tendance à raconter une histoire en m'appuyant sur la musique plutôt que l'inverse, et je pense que le montage doit s'accorder à la musique. Il y a une chanson d'Aznavor à la fin : dans la pièce, on la chante tous les cinq. On avait enregistré cette version pour l'essayer dans le film et finalement, j'ai préféré entendre la version d'Aznavor.

ALEXIS MICHALIK

FILMOGRAPHIE

RÉALISATEUR

- 2022** UNE HISTOIRE D'AMOUR
- 2019** EDMOND
- 2016** FRIDAY NIIGHT (court-métrage)
- 2014** AU SOL (court-métrage)
PIM-POUM LE PETIT PANDA (court-métrage)

THÉÂTRE

- 2021** LES PRODUCTEURS
- 2020** UNE HISTOIRE D'AMOUR
- 2017** INTRA MUROS
- 2016** EDMOND
- 2014** LE CERCLE DES ILLUSIONNISTES
- 2013** LE PORTEUR D'HISTOIRE
- 2010** R & J (ROMÉO ET JULIETTE)
- 2009** LA MÉGÈRE A PEU PRÈS APPRIVOISÉE

LISTE ARTISTIQUE

Juliette Delacroix	Katia
Marica Soyer	Justine
Alexis Michalik	William
Pauline Bression	Claire
Léontine D'Oncieu De La Batie	Jeanne

LISTE TECHNIQUE

Auteur et réalisateur	Alexis Michalik
Image	Marie Spencer
Montage	Sophie Fourdrinoy
Son	Marianne Roussy
Costumes	Marion Rebmann
Maquillage	Véronique Clochepin Lassalle
Décors	Julie Wassef
1^{ère} assistante réalisateur	Laëtitia Martinoni
Producteur exécutif	Jean-Marie Antonini
Directeur de production	Arnaud Kaiser
Production	Acme Films Full Dawa Films
Distribution France	Le Pacte